

Travaux en cours

Michèle Pontbriand

Number 94, Summer 2002

Le travail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14546ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pontbriand, M. (2002). Travaux en cours. *Moebius*, (94), 127–128.

MICHÈLE PONTBRIAND

Travaux en cours

À Madeleine Dupire et à Diane Poirier

Jamais autant que dans le travail que j'accomplis, ma condition d'être boiteux, d'être faussé, ne me relance-t-elle aussi intensément. Jamais autant que dans ce travail, le plus hésitant, le fragile, n'est-il à ce point mis à nu. Ne suis-je tenue de me tenir. Une brûlure, une béance.

Ils sont assis devant moi. Ils sont venus chercher quelque chose. Une note, bien sûr, une sorte de ticket de passage. Mais timidement, dans l'aveuglement, en tâtonnant dans l'obscur comme vous, comme moi, quelque chose de plus, quelque chose d'innommable. Comment dire? Un peu de liberté, un peu de ciel. Un corridor de pensée. Un espace d'humanité. Par les travaux, les travers de la langue. Ses mots, ses phrases, le fin lacis de correspondances qu'ils tissent entre eux, en nous, entre nous. Pour peu qu'on veuille se mettre à nu et accueillir. Pour peu qu'on s'interroge et consente à s'exprimer, à s'exposer. Qu'on se risque à *prendre langue*. Beaucoup.

Pour toucher cela il faudra, le temps du cours passé ensemble, me rendre disponible. À ce qui se passe fraîchement devant moi, entre eux et moi. Momentanément prendre congé de la maîtrise, de la raison. Tenir ce temps de l'essoufflement. En dépit du manque d'air, de l'espace restreint, clos, sans fenêtre, et passé la non-fenêtre, l'arbre, ses feuilles dans le vent, l'oiseau venu se poser sur la branche, tout près. Je rêve... Tourner la tête. Surprendre l'oiseau ainsi suspendu. Mais les murs sont aveugles.

Pour toucher cela, il faudra à chaque seconde abandonner la partie. À chaque seconde, ne pas prendre appui. Ou si peu. Le danger est grand. D'élever le ton, de se raidir, de s'accrocher aux résistances qui affluent, se glis-

sent par tous les interstices. À cause de l'inconfort et du sentiment de dépossession qui assaille. Le danger est grand. De rentrer les épaules, de fermer les yeux. De faire la sourde oreille. De refuser ce qui échappe, ne se laisse prendre, tant le désir est grand d'annihiler les distances, de refuser l'écart.

Pour toucher cela, briser bien des servitudes, les déjouer intimement. Celles de l'utile, du concret, du tout de suite, de la satisfaction garantie. Accepter la pauvreté ressentie. Faire avec ses approximations, ses balbutiements... Tendre, ne pas cesser de tendre.

Tenir. Seconde après seconde, se tenir. Dans l'entre-deux. Dans cet espace mouvant, incertain qu'est la mise en relation, le dialogue. Entre ciel et terre, littéralement suspendu dans un presque rien: l'effort de jointure qui lève, peut lever, entre les mots, les phrases, le texte et eux et eux et moi et nous.

Pour toucher, acquiescer au silence, au vide du silence. Le donner à entendre. Murmurer pour ne pas étouffer, ne pas effrayer. Être un souffle. Être un souffle qui donne du souffle.